



# Face au Mystère, la raison

Don Luigi Giussani, *Le Sens Religieux, Chapitre XI*

## «Toi», signe suprême

Si la conscience de l'homme connaissait continuellement la réalité en annulant la dynamique du signe ou en brisant l'appel qui constitue le cœur de l'expérience humaine, elle assassinerait l'humain, elle freinerait indûment l'élan d'un dynamisme vivant.

Pour utiliser une image rocambolesque, supposez qu'un enfant soit abandonné sur une île comme celles qu'on voit dans les bandes dessinées, à côté de bananiers, etc. Imaginez qu'il puisse y grandir en se nourrissant de fruits sauvages ou d'algues marines. Il pourrait, dans cette comparaison farfelue, arrivé à douze, treize ou quinze ans, ressentir le besoin de quelque chose qu'il est incapable d'imaginer et penser : « C'est peut-être un caillou plus gros que ceux-ci, c'est peut-être une banane plus grande, un brin d'herbe plus long, un poisson plus énorme que ceux que je vois frétiler là autour, une étoile plus lumineuse... » Ce qu'il ressent en lui - parce qu'il est à un âge transitoire, la puberté - est une exigence de quelque chose d'inconnu. Il imagine que cela peut ressembler à ce qu'il voit, tout en étant différent, autre. Il est complètement inimaginable qu'il pense à une femme. S'il était vraiment « logique », il devrait dire : « Voyons... Toutes ces choses que je voudrais, plus grandes, plus imposantes, plus, plus... Mais non, c'est autre chose que je désire. » Et alors il devrait conclure : « Il y a quelque chose dans l'univers, dans la réalité, qui correspond à ce besoin, à mon exigence, qui n'a aucun rapport avec ce que je peux appréhender et

j'ignore ce que c'est. » Pourquoi sait-il qu'elle existe ? Parce que son existence fait partie du dynamisme de sa personne, il y est poussé du fond de lui-même, mais rien de ce dont il dispose ne lui ressemble, et il ne sait pas l'imaginer.

Si dans sa relation avec l'homme le monde fonctionne comme un signe, nous devons dire qu'il montre quelque chose d'autre ; il révèle Dieu comme un signe révèle un signifié.

Les signes sont tous les faits dont le sens plein, accompli - conforme à l'exigence humaine - est d'indiquer autre chose qu'eux-mêmes.

Il est important de souligner que les rapports humains s'expriment de façon analogue. L'homme n'expérimente jamais un sentiment de plus grande plénitude que lorsqu'il est en compagnie, en relation d'amitié. Cela est particulièrement vrai entre un homme et une femme. La femme pour l'homme - et vice versa - ou autrui pour chacun constitue réellement l'autre ; tout le reste est assimilable et maîtrisable par l'homme, mais le toi jamais. Le toi est inépuisable ; il est à la fois évident et « indémontrable ». On ne peut pas refaire tout le processus qui l'a construit. Et pourtant jamais l'homme ne ressent et ne vit une expérience de plénitude comme devant le toi. Quelque chose de différent, différent de moi par nature, quelque chose d'autre m'accomplit plus que toute expérience de possession, de domination, d'assimilation.

### **Découverte de la raison**

Essayons maintenant d'expliquer rapidement la valeur rationnelle du signe.

La raison exige de comprendre l'existence, elle veut la saisir de façon adaptée, totale. Elle ne peut trouver cette explication à l'intérieur des limites de la vie ; car elles ont beau s'élargir, la recherche tourmentée du pourquoi demeure : la mort fixe irrémédiablement cet inachèvement. Si l'on veut sauver la raison, c'est-à-dire si nous voulons être cohérents avec cette énergie qui nous définit et ne pas la nier, affir-



mons de par son dynamisme même que la réponse ne peut se trouver qu'au-delà de l'horizon de notre vie.

La réponse existe. Elle se manifeste à travers les questions constitutives de notre être, mais elle n'a aucune commune mesure avec l'expérience. Elle est, mais on ne sait pas ce qu'elle est. On pourrait comparer la raison à un grand alpiniste qui escaladerait le plus grand sommet du monde et qui, une fois en haut, se rendrait compte que ce n'est qu'un tout petit contrefort d'une paroi dont on ne voit ni le début ni la fin. La cime que la raison a atteinte lui a permis de concevoir un être inconnu, insaisissable, vers lequel tend l'activité humaine parce que en dépend. C'est l'idée du mystère.

•

Une autre poésie de Clemente Rebora, *Le Peuplier*, montre l'évidence et l'intensité du « donné » rationnel :

*Il frémit dans le vent de toutes ses feuilles le sévère peuplier  
L'âme souffre de grandes douleurs dans l'anxiété de la pensée  
Du tronc par les branches et le feuillage dirigé vers le ciel sur des  
cimes réunies, il s'exprime  
Le tronc du mystère reste immobile et il s'enfonce où se trouve la  
plus grande vérité.*

La poésie signifie la même chose qu'avait affirmée Gabriel Marcel :  
« Le mystère est un révélateur. »

Le mystère n'est pas une limite à la raison, mais c'est ce qu'elle peut découvrir de plus grand : l'existence de quelque chose qui lui est incommensurable.

On pourrait résumer de cette façon le raisonnement que nous venons de tenir : la raison exige de comprendre ce qui existe ; dans la vie, cela n'est pas possible ; donc, si l'on est fidèle à la raison, on est obligé d'admettre l'existence d'un mystère. Cette affirmation est le signe de la petitesse de notre existence, et en même temps du destin

immense, in-fini, de notre vie, de notre raison, de notre être. Le mystère est perçu comme faisant partie de la structure même de notre moi ; non pas tarissement de la raison, mais signe de son ouverture illimitée. La raison humaine vit à cette hauteur vertigineuse : il y a une explication, mais l'homme ne peut la saisir ; elle existe mais nous ne savons pas ce qu'elle est. Dans *Mœurs des Germains*, Tacite rapporte ainsi l'idée de divinité telle que ces tribus se l'imaginaient : « *Secretum illud quod sola reverentia vident hoc Deum appellant* », « cette réalité cachée, insaisissable, qu'ils perçoivent seulement comme quelque chose dont leur vie dépend, cette réalité ils l'appellent Dieu ». Sans cette perspective, nous renierions la raison dans son essence comme exigence de connaissance de la totalité, et en dernier lieu comme possibilité de vraie connaissance.

•

Dans une de ses pages, Dostoïevski décrit un jeune aristocrate de Petrograd qui a quitté sa famille pour devenir capitaine au long cours. Il est resté de nombreuses années loin de chez lui, en voyage autour du monde. Il revient. Entrant dans les salons nobles, il entend les gens se moquer de la religion, tenir des discours cyniques et nihilistes. C'étaient les premiers symptômes de l'Aufklärung allemand qui allait tracer la route à ces mouvements politiques qui tueront les enfants et les petits-enfants de ces aristocrates. Il est donc là, embarrassé et silencieux, sa tasse de thé à la main, et il écoute les gens parler. À un certain moment, une des personnes présentes lui dit à peu près : « Allons, participe toi aussi à cette docte discussion, dis ton avis sur ces nouvelles idées. » Alors lui, pensif et spontané en même temps, dit : « Mais si Dieu n'existe pas, suis-je encore capitaine, moi ? » Si aucun lien, aucune explication ultime n'est possible, s'il est impossible de sortir de l'instant pour se rattacher au tout (car le problème est justement de sortir de l'instant, donc de se rattacher au tout), alors je ne peux plus établir aucune continuité, je suis enfermé dans le moment présent : hier, l'année dernière, dix ans auparavant, la longue carrière pour devenir capitaine, tout cela est impossible à imaginer, est idiot ;



plus rien n'a de signification, parce que expliquer, c'est établir un lien hors de soi, hors de l'instant, c'est se mettre en rapport. Et si l'on sort de son présent, alors on est entraîné jusqu'au bout, comme l'eau d'un torrent. « Si Dieu n'existe pas, suis-je encore capitaine, moi ? » C'est le signe pris dans son sens existentiel, dramatique.

•

Tout ce qui est humain tend à tomber immédiatement dans la médiocrité. Le cynisme de la culture matérialiste vis-à-vis de l'homme nous le montre d'une façon impressionnante. La vie commune fondée sur le cynisme supprime totalement la certitude, donc la vérité, la justice, la joie, l'amour et réduit tout à l'aspect biologique.

On pourrait faire deux objections :

*Il n'est pas vrai que la raison exige une explication totale.*

*Il est faux que la vie ne donne pas une réponse exhaustive.*

Que chacun juge la vérité de telles objections. Enfin, il ne sera pas inutile de rappeler que la solution à la grande interrogation sur la vie, qui constitue la raison, n'est pas une hypothèse abstraite mais une relation existentielle, car l'exigence qui fonde la question est une expérience vécue.

